Jean-Paul Sartre a-t-il appelé au meurtre des hommes blancs ? Askolovitch prétend que c'est faux pour accabler Houellebecq, la philosophe Bérénice Levet prouve que c'est vrai.

07/01/2023 à 21h21



TRIBUNE. Dans sa revue de presse, Claude Askolovitch a accusé « Le Point » de couvrir un « gros mensonge » de Michel Houellebecq. La philosophe Bérénice Levet lui répond.

« Le Point » a été épinglé par Claude Askolovitch ce jeudi sur France Inter. En cause, le texte de Michel Houellebecq que nous avons publié dans le numéro de cette semaine, jugé « dégueulasse et indigne du Point » par le chroniqueur qui tient la revue de presse quotidienne. Plus graves sont les accusations que Claude Askolovitch prononce à l'encontre du journal, dont il fut le collaborateur : « Houellebecq ment, et Le Point n'en dit rien », ce qui serait « triste pour ce qui nous reste d'idées ». Dans ce texte qui fut sa première réaction aux menaces de plainte pour racisme de la part de la Grande Mosquée, Houellebecq écrit, à propos de Jean-Paul Sartre : « Mû par une haine de soi justifiée, il a appelé dans un texte demeuré célèbre au meurtre des hommes blancs. » Le

texte en question est la préface des Damnés de la Terre, livre anticolonialiste de Franz Fanon écrit en 1961, relue par le journaliste d'Inter qui estime que « pas un instant il n'appelle au meurtre des hommes blancs ». La philosophe Bérénice Levet a elle aussi relu la préface des Damnés de la Terre. Elle en livre une autre interprétation… Voici son texte.

« En le premier temps de la révolte, il faut tuer : abattre un Européen, c'est faire d'une pierre deux coups, supprimer en même temps un oppresseur et un opprimé : restent un homme mort et un homme libre. » La phrase est bel et bien signée de Jean-Paul Sartre, elle figure dans la préface qu'il écrivit pour *Les Damnés de la Terre* de Franz Fanon qui paraît en 1961. Données factuelles, que chacun peut vérifier.

Et pourtant. Lorsque Claude Askolovitch, le chroniqueur de la Matinale de France Inter, responsable de la revue de presse, lit la préface du philosophe français, il ne rencontre nulle part d'« hommes blancs » — peut-être un Européen, mais il se gardera bien de le signaler, à moins que, dans son esprit, de l'homme blanc à l'Européen, la conséquence ne saurait être bonne ! —, si bien que le couperet tombe, le journaliste rend, sans appel, son double verdict : Michel Houellebecq ment, et ce avec la complicité de la direction et de la rédaction de l'hebdomadaire *Le Point* qui publie le texte du romancier et renvoie précisément aux *Damnés de la Terre*. « Houellebecq ment, et *Le Point* n'en dit rien. » Et le chroniqueur d'oser (mais on connaît le mot de Michel Audiard) : « Et c'est triste pour ce qui nous reste d'idées. »

Autrement dit, non seulement Claude Askolovitch ment effrontément à l'antenne de la radio « la plus écoutée de France » à cette heure-ci et calomnie publiquement, en toute impunité, et le romancier et une rédaction et sa direction. Mais en plus avec la complicité des deux animateurs de la matinale : ni Nicolas Demorand, maître des relances de la revue de presse, ni Léa Salamé ne s'autoriseront un moindre

correctif ; ni l'un ni l'autre ne se risqueront à lui objecter la phrase de Sartre et par là immiscer quelque doute dans l'esprit des auditeurs. Évidemment, on pourra toujours m'opposer l'ignorance de nos journalistes, sinon de la phrase célébrissime de Sartre, du moins sa source, mais enfin qu'on me permette d'être sceptique… nos deux animateurs ont des prétentions légitimes, ils se piquent d'être instruits, cultivés, bref de n'être pas de « simples » journalistes. Où était également Yael Goosz, docteur ès-traque de « fake news » ?

(…) Sa revue de presse quotidienne relève tout à la fois, et depuis le début, de la grand-messe et du tribunal. L'homme assène, péremptoire, « ses » vérités, délivre, du haut de sa chaire, ses sentences, plus glaciales les unes que les autres – il aime à jouer les Minos ou les Osiris et expédie sans délai, mais sur un ton toujours suave, toujours velouté, en Enfer qui ne regarde pas l'immigration comme une « richesse pour la France » –, et le chroniqueur de nous bercer de récits plus lénifiants les uns que les autres – qui a la hardiesse d'inquiéter les thèses wokistes, ou de ne pas souscrire à la théorie du genre.

(…) Le Point

L'extrait en question :

Elles auront profit à lire Fanon ; cette violence irrépressible, il le montre parfaitement, n'est pas une absurde tempête ni la [29] résurrection d'instincts sauvages ni même un effet du ressentiment : c'est l'homme lui-même se recomposant. Cette vérité, nous l'avons sue, je crois, et nous l'avons oubliée : les marques de la violence, nulle douceur ne les effacera : c'est la violence qui peut seule les détruire. Et le colonisé se guérit de la névrose coloniale en chassant le colon par les armes. Quand sa rage éclate, il retrouve sa transparence perdue, il se connaît dans la mesure même où il se fait ; de loin nous tenons sa guerre comme le triomphe de la barbarie ; mais elle procède par elle-même à l'émancipation progressive du combattant, elle liquide en lui et hors de lui, progressivement, les ténèbres coloniales. Dès qu'elle commence, elle est sans merci. Il faut rester terrifié ou devenir terrible ; cela veut dire : s'abandonner aux dissociations d'une vie truquée ou conquérir l'unité natale. Quand les paysans touchent des fusils, les vieux mythes pâlissent, les interdits sont un à un renversés : l'arme d'un combattant, c'est son humanité. Car, en le premier temps de la révolte, il faut tuer : abattre un Européen c'est faire d'une pierre deux coups, supprimer en même temps un oppresseur et un opprimé : restent un homme mort et un homme libre ; le survivant, pour la première fois, sent un sol *national* sous la plante de ses pieds. Dans cet instant la Nation ne s'éloigne pas de lui : on la trouve où il va, où il est – jamais plus loin, elle se confond avec sa liberté. Mais, après la première surprise, l'armée coloniale réagit : il faut s'unir ou se faire massacrer. Les discordes tribales s'atténuent, tendent à disparaître : d'abord parce qu'elles mettent en danger la Révolution, et plus profondément parce qu'elles n'avaient d'autre office que de dériver la violence vers de faux ennemis. Quand elles demeurent – comme au Congo –, c'est qu'elles sont entretenues par les agents du colonialisme. La Nation se met en marche : pour chaque frère elle est partout où d'autres frères combattent. Leur amour fraternel est l'envers de la haine qu'ils vous portent : frères en ceci que chacun d'eux a tué, peut, d'un instant à l'autre, avoir tué. Fanon montre à ses lecteurs les limites de la « spontanéité », la nécessité et les dangers de « l'organisation ». Mais, quelle que soit l'immensité de la tâche, à [30] chaque dé-

En lien :

- *Michel Houellebecq reformule ses propos polémiques : le recteur de la Mosquée de Paris suspend sa plainte suite à une rencontre initiée par le Grand Rabbin de France, l'Union des mosquées de France la maintient (MàJ)*